FONDATION GROUPE EDF
FAUT-IL VOYAGER POUR ÊTRE HEUREUX ?
Conception graphique : Studioburo
Photo : © Inka et Niclas Lindergård - Dorothée Nilsson Gallery
PROLONGATION
JUSQU'AU
02.04.23
EXPOSITION
ESPACE FONDATION EDF
6 RUE JULIETTE RÉCAMIER, PARIS 7e
ENTRÉE GRATUITE SUR RÉSERVATION
FONDATION.EDF.COM
BeauxArts
madame FIGARO
le Bonbon
Le Monde des ados
Paris Match
Usbek & Rica
Europe 1
20 minutes

SOMMAIRE

PRÉFACE DE LAURENCE LAMY
Déléguée Générale Fondation groupe EDF | p.1

COMMUNIQUÉ DE PRESSE | p.2-3

LES ARTISTES DE L'EXPOSITION | p.3

PARCOURS DE L'EXPOSITION | p.4

« Une mobilité infinie dans un monde fini est-elle possible ? » | p.4

« Rendre le monde fréquentable » | p.5

« Les plaisirs de la mobilité facile » | p.9

« Inégalités migratoires » | p.12

« La confrontation des imaginaires » | p.15

« Se rapprocher du monde » | p.19

AUTOUR DE L'EXPOSITION | p.23

À PROPOS DE L'ESPACE FONDATION EDF | p.24

INFORMATIONS PRATIQUES | p.24

CONTACT PRESSE | p.24

PRÉFACE DE LAURENCE LAMY

Déléguée Générale Fondation groupe EDF

Paradoxe : c'est en plein confinement que nous est venue cette idée d'exposition sur le voyage. Tandis qu'émergeait chez les plus gâtés de nos sociétés occidentales cette plainte : « Si je ne peux plus bouger, je vais craquer ». Et que surgissait parallèlement son versant contraire : et si cette immobilité contrainte s'offrait comme une chance pour la préservation de la planète ?

« Faut-il voyager pour être heureux ? » est une question qui ne trouvera pas à être résolue par une réponse binaire. Nos désirs comme nos pratiques révèlent nos contradictions. D'un côté, la nécessaire transition écologique, les impacts de la « mise en tourisme » de la planète. De nouveaux freins aussi, géopolitiques ou sanitaires, qui contredisent l'image d'un monde ouvert à tous les voyageurs. De l'autre, ce désir anthropologique irrépressible de franchir la colline. Le voyage révèle nos paradoxes individuels : le voyageur est objet de l'industrie touristique, mais le voyageur est aussi sujet de ses désirs de découvertes et d'expériences. Il révèle aussi l'inégalité de nos conditions : le voyage d'agrément des classes moyennes et supérieures des pays développés certes, mais aussi les migrations subies du Sud, de plus en plus motivées demain par des raisons climatiques.

On trouvera, avec cette édition sur le Voyage, le cœur de la proposition des expositions de la Fondation : enchâsser récit sociologique et imaginaire artistique. Avec une intention qui ne se veut pas conseil de bonne vertu ni mode d'emploi du bien voyager. Quelle serait notre légitimité par exemple à intimer aux classes moyennes émergentes des pays du Sud de rester demain chez elles, comme Chateaubriand déplorait l'arrivée des classes populaires anglaises sur les ruines du Parthénon ? Ce qui est proposé ici n'est pas leçon de morale mais matière à penser et à ressentir, à questionner le voyageur que nous sommes dans son statut de sujet complexe aux motivations multiples. Explorer de nouvelles frontières spatiales, technologiques ou, à rebours, redonner sa valeur au trajet plus qu'à la destination, réenchanter le local ? Les imaginaires sont pluriels. Laissons la trentaine d'artistes invités nous inspirer sans dessiner de solution prête à l'emploi. Leurs récits, leurs fantaisies, leurs représentations nous invitent à réétalonner les nôtres pour composer notre Voyage.

FONDATION GROUPE EDF

Communiqué de presse

FAUT-IL VOYAGER POUR ÊTRE HEUREUX ?

EXPOSITION

PROLONGATION

JUSQU'AU

02.04.23

Simon Faithfull,
Going Nowhere 1.5, 2016,
vidéo, 8'43"
© Simon Faithfull

La Fondation groupe EDF présente « Faut-il voyager pour être heureux ? » une exposition inédite en France sur la thématique du voyage, prolongée jusqu'au 2 avril 2023 en raison de son succès. Depuis le 20 mai 2022, elle invite les visiteurs à se questionner sur le voyage aujourd'hui au travers des œuvres de 32 artistes contemporains, français et internationaux.

L'exposition aborde des sujets d'actualité, comme la mobilité repensée à la suite de la crise sanitaire, les enjeux environnementaux de la préservation des écosystèmes et du changement climatique, ou encore les migrations contraintes et l'exil. C'est aussi une invitation au plaisir et à l'émotion pour découvrir d'un autre œil l'univers du voyage. Près d'une cinquantaine d'œuvres – installations, peintures, vidéos ou encore photographies – évoquent ces questions majeures.

Née d'un commissariat collectif réunissant Nathalie Bazoche de la Fondation groupe EDF, Alexia Fabre anciennement directrice du MAC VAL et Rodolphe Christin sociologue, cette exposition a pour ambition de faire réfléchir sur notre conception du voyage souvent identifiée comme un incontournable ingrédient du bien-être. Les récentes mesures prises par les différents gouvernements pour lutter contre la Covid-19 ont souligné notre dépendance au mouvement et révélé à quel point notre envie de mobilité pouvait être contrariée.

C'est avec l'art contemporain et toute sa créativité que s'éclaire le réel. Les artistes et leurs œuvres bousculent ainsi l'enchantement spontané du voyage, perçu comme un vecteur de connaissance, de dialogue et de développement, pour le confronter aux grands enjeux de notre époque : quelle est l'empreinte écologique des voyages et de leurs infrastructures ? Comment le tourisme transforme les ailleurs en espaces de consommation ? Quel regard peut-on porter sur les populations qui migrent par nécessité alors que d'autres se déplacent par plaisir ? Et enfin, parce que le rêve reste une dimension fondamentale du voyage, quels sont les nouveaux imaginaires pour les voyageurs d'aujourd'hui et de demain ?

COMMISSARIAT COLLECTIF

Nathalie Bazoche, Fondation groupe EDF

Rodolphe Christin, Sociologue

Alexia Fabre avec **Julien Blanpied** et **Florence Cosson**,
MAC VAL - Musée d'Art Contemporain du Val-de-Marne

LES ARTISTES DE L'EXPOSITION

David **ANCELIN**

Mali **ARUN**

Davide **BALULA**

Taysir **BATNIJI**

Mike **BRODIE**

Emilie **BROUT** & Maxime **MARION**

Stefan **EICHHORN**

Simon **FAITHFULL**

RICHARD & Camille **MARTIN**
& Marine **PONTHIEU**

Julie **C. FORTIER**

Hamish **FULTON**

Andy **GOLDSWORTHY**

Pierre **HUYGHE**

Emily **JACIR**

Bouchra **KHALILI**

KIMSOOJA

Ange **LECCIA**

Barbara & Michael **LEISGEN**

Inka & Niclas **LINDERGÅRD**

Jean-Christophe **NORMAN**

Martin **PARR**

Abraham **POINCHEVAL**

Santiago **SIERRA**

Nathalie **TALEC**

Gwenola **WAGON**
& Stéphane **DEGOUTIN**

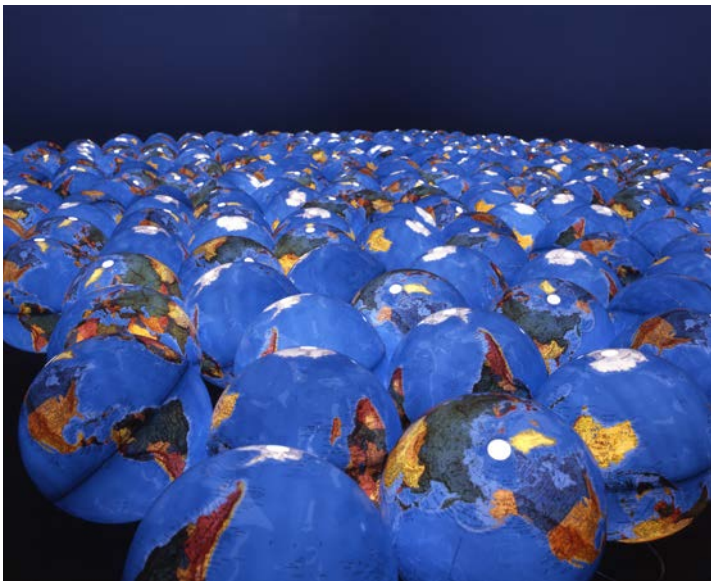
Mark **WALLINGER**

PARCOURS DE L'EXPOSITION

« Une mobilité infinie dans un monde fini est-elle possible ? »

En posant la question « Faut-il voyager pour être heureux ? », nous avons souhaité déranger le réflexe qui fait du voyage un incontournable ingrédient du bien-être. Les mesures prises par les gouvernements pour lutter contre la Covid-19 ont souligné le degré de notre dépendance au mouvement. Qui avait imaginé que le principe de mobilité serait à ce point contrarié ? Grâce à l'art contemporain, nous mobilisons la créativité pour éclairer le réel. Nous bousculons ainsi la part d'enchantement du voyage, souvent perçu comme un vecteur sans équivoque de connaissance, de dialogue et de développement. Nous tentons un exercice de lucidité. Si les voyages édifient parfois les consciences, n'oublions pas l'empreinte écologique des infrastructures, l'impact d'un tourisme qui transforme si souvent l'ailleurs en espaces de consommation. Nos déplacements supposent l'usage de technologies fonctionnant aux énergies fossiles, sans qu'il soit à ce jour possible de leur substituer des technologies écologiquement et socialement vertueuses. Rappelons qu'en matière de déplacements, les inégalités sont frappantes : lorsque des populations migrent par nécessité, d'autres se déplacent par plaisir. Le voyage, ce composant du bonheur pour beaucoup, apparaît aussi comme un baromètre de l'invivabilité du monde. Le dernier rapport du GIEC (Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat) sonne l'alarme en rappelant l'urgence d'agir contre le changement climatique. En 2019, en France, 31 % des émissions de gaz à effet de serre (GES) sont dus aux transports. En 2020, la pandémie, en quelques jours, a stoppé net l'industrie touristique, une des premières industries du monde selon l'Organisation mondiale du tourisme. Dans un monde fini, peut-on imaginer une mobilité infinie et sans dommages ?

Ange Leccia



Ange Leccia, *Arrangement. Globes terrestres*, 1990-2021, 70 globes en plastique et LED © Ange Leccia et Galerie Jousse Entreprise, Paris / Adagp, Paris, 2022

C'est dans les années 1980 qu'Ange Leccia se fait connaître avec ses Arrangements, des installations qui mettent en scène des objets industriels dont les face-à-face décalés convoquent paradoxes et poésie.

Avec cet Arrangement de 1991, l'artiste questionne la notion de territoire en explosant la frontière la plus extrême : celle de notre globe. Il nous propose une vision aussi surprenante qu'utopique : et si nous avions une multitude de planètes Terre à disposition ? L'œuvre interroge notre rapport au monde, en matérialisant notre illusion d'un plan B. Mais ce fantasme de Terre de rechange ou de la colonisation d'autres planètes nous renvoie paradoxalement à l'unicité de la nôtre. De la même façon, la sphère évoque un éternel recommencement, comme un exil impossible. Les globes s'étalent à nos pieds, et ainsi illuminés, ils semblent avoir la fragilité du verre.

Le travail de l'artiste agit ici par contraste avec notre réalité commune : celle d'une planète Terre qui ne s'écrira toujours qu'au singulier.

« Rendre le monde fréquentable »

Longtemps, voyager fut une épreuve physique et psychologique. Physique, car partir signifiait s'exposer aux intempéries, à la fatigue des efforts nécessaires au mouvement. Psychologique, car s'éloigner était synonyme d'isolement : on quittait son quotidien, ses proches, pour aborder l'inconnu. L'incertitude était la règle, le hasard et l'aventure bousculaient les prévisions.

La révolution industrielle a entraîné le développement des mouvements de marchandises et de main-d'œuvre. Pour cela, augmenter le nombre de routes s'est avéré nécessaire. Celles-ci ont d'abord été empruntées grâce à l'énergie animale, avant que mécaniques et moteurs ne prennent le relais en réduisant la fatigue, en augmentant la vitesse. Pour régulariser les déplacements et les rendre prévisibles, il a fallu organiser le monde à cette fin. La Terre, une fois devenue accessible et fréquentable dans ses grandes largeurs, a pu être exploitée. Chaque technologie exige ses infrastructures : ports, aéroports, aires d'autoroutes, mais aussi antennes, pipelines, câbles et ondes pour acheminer l'énergie et permettre des connexions. Des grands axes de la circulation planétaire jusqu'aux sentiers de randonnée, des itinéraires sont établis pour mailler les territoires, quadriller la planète. La voici partout accessible et disponible. Déjà certains rêvent de l'espace intersidéral.

ŒUVRES PRÉSENTÉES DANS L'EXPOSITION

Émily Jacir

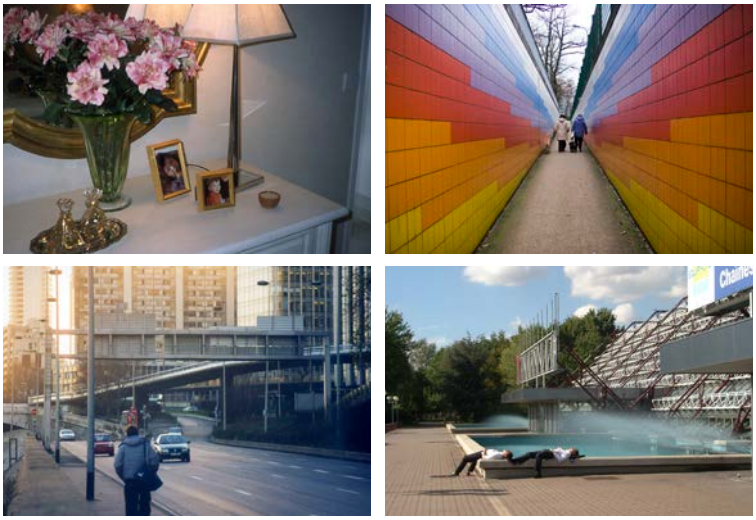
Emily Jacir, *Embrace*, 2005, sculpture © Emily Jacir / Cnap Courtesy Anthony Reynolds Gallery

À travers ce convoyeur à bagages, l'artiste palestinienne convoque l'univers de l'aéroport : antichambre du voyage, espace d'attente, de transit, ou de retour. L'infrastructure de l'aéroport appelle des imaginaires ambivalents. Elle représente à la fois la découverte et l'évasion, une mobilité rapide et facile, mais aussi ses revers sur les plans touristique et écologique.

Ici, c'est la possibilité même du voyage qui est remise en cause. Le convoyeur tourne en rond et à vide, symbolisant ainsi l'incapacité de partir ou de revenir. L'absence de bagages fait également écho à l'absence de voyage. L'installation, dotée d'un détecteur de mouvements, n'est activée que par une présence humaine, celle des visiteurs.

Cette création d'Émily Jacir est autobiographique et évoque l'impossibilité pour les Palestiniens de regagner leur pays d'origine. Son titre ambivalent, *Embrace*, signifie à la fois étreindre, embrasser, et encercler, clôturer.

Stéphane Degoutin et Gwenola Wagon



Stéphane Degoutin et Gwenola Wagon, *Cartes postales pour les banlieues de Paris*, 2005-2009, Réédition de 12 cartes postales pour l'exposition © Stéphane Degoutin, Gwenola Wagon et Alexander Knapp

CARTES POSTALES

Il existe environ 5 milliards de cartes postales représentant la Tour Eiffel dans le monde.

Gwenola Wagon et Stéphane Degoutin nous invitent à une réflexion sur ce phénomène particulier d'essentialisation : lorsqu'une ville ou une région entière se trouve réduite à ses monuments les plus célèbres. Le lieu véritable disparaît alors derrière son propre symbole.

Ces douze cartes postales font partie d'un ensemble qui en compte trente-deux, et interrogent chacune à leur manière les stéréotypes de représentations. Les images que les artistes produisent réhabilitent les banlieues comme des lieux à part entière, des destinations, et non plus comme de simples quartiers annexes. Elles ne cherchent ni l'exotisme, ni le pittoresque, mais bien de l'ordinaire, des quotidiens, peut-être banals, mais qui ne nous restent pas moins inconnus. N'est-ce pas aussi cela qui fait le voyage ?

Le format même de la carte postale nous invite à des escales, à prendre le temps de regarder. Il questionne également la temporalité du voyage aujourd'hui, et des modes de communication qui l'entoure.

Stéphane Degoutin et Gwenola Wagon, C.R.I.S.E.S, 2022, Vidéos, six boucles d'environ 10', installation produite pour l'exposition © Stéphane Degoutin et Gwenola Wagon

CRISES

Dans ce montage vidéo d'extraits récupérés sur Internet, Gwenola Wagon et Stéphane Degoutin mettent en exergue l'ambivalence et les contradictions de l'infrastructure de l'aéroport. Dans ce lieu tout particulier où les corps, les comportements, les objets de l'ordinaire deviennent des menaces potentielles, notre humanité est mise à mal.

Suite à la pandémie, cette version de Crises propose une collection de vidéos montrant des réactions extrêmes provoquées par l'angoisse des mesures de contrôle supplémentaires. En effet, la crise du Covid-19 a exacerbé cette surveillance constante et ses paradoxes, où les contrôles d'identité se heurtent au port du masque et la libre circulation aux contrôles sanitaires. L'œuvre pose un regard critique sur les lois du microcosme aéroportuaire, qui est au cœur d'un grand nombre de nos déplacements. Le voyage lui-même serait-il menacé par une mobilité frénétique et par le dysfonctionnement de ses infrastructures ?

Crises illustre le propos de l'ouvrage *Psychanalyse de l'aéroport international* publié par les mêmes artistes.

Davide Balula, *Concrete step, Memory recorder*, 2005, valise © Davide Balula – MAC VAL © Marc Domage

Davide Balula

Davide Balula nous propose ici une approche sonore du voyage. La valise est le miroir de son propriétaire lui-même : transportée d'un endroit à un autre, elle contient tout ce qui est nécessaire pour le séjour. Mais elle est aussi le contenant de nos voyages : elle contient ce que l'on apporte de nous, mais également ce que nous choisissons de rapporter. Davide Balula a choisi le son du mouvement lui-même, comme trace immatérielle du voyage.

En effet, cette valise, dont la couleur rappelle celle des boîtes noires à bord des avions, a enregistré et diffuse les sons d'un vol Paris - New-York. Elle a également une capacité d'enregistrement pour de futurs voyages. Ainsi, le déplacement de l'objet lui-même devient partie intégrante de l'œuvre.

La photographie qui accompagne la valise rappelle le contrôle des bagages aux rayons X dans les aéroports. Seulement ici, on y voit distinctement les dispositifs d'enregistrement et de diffusion sonore.

Objet hybride, mi-valise, mi-enregistreur, l'oeuvre devient témoin : elle est la mémoire du voyage.

Mali Arun

Avec des références bibliques assumées, Mali Arun nous entraîne dans une aventure édénique, vers la genèse du monde. Le choix du noir et blanc renforce cet aspect intemporel et laisse place au fantasme de couleurs flamboyantes.

Comme dans un rêve, la nature luxuriante s'étend, paisible, devant nous. Mais petit à petit, le charme et le silence s'estompent à mesure que des touristes du monde entier surgissent dans ce paradis.

Avec *Paradisus*, l'artiste nous prend à rebours : elle nous donne d'abord l'envie de visiter ces lieux, pour ensuite mieux montrer les conséquences du tourisme de masse et de notre rapport consommateur à la nature. Paradoxalement, le tourisme dans des lieux sauvages n'est possible que grâce à des aménagements humains. Pour accéder à la nature, on la fait en partie disparaître. Le texte de Mali Arun qui accompagne la vidéo est délibérément brutal et sans appel : ce sera l'Homme, ou la Nature.

Mali Arun, *Paradisus*, 2016, capture d'écran vidéo © Mali Arun / Thomas Ozoux

Mark Wallinger

En 2000, avec *Threshold to the Kingdom*, Mark Wallinger s'intéresse à son tour à l'univers aéroportuaire. L'artiste, qui, avant la réalisation du film, pensait souffrir d'une peur de l'avion, déclare en 2011 dans une interview : « C'était des aéroports dont j'avais peur, pas de l'avion ».

Dans cette séquence réalisée à l'aéroport de Londres-City, tant le ralenti que le Misere de Gregorio Allegri confèrent une portée religieuse au lieu, où des passagers passent les portes des arrivées internationales. Le ralenti rappelle également la distorsion du temps caractéristique des voyages en avion.

L'artiste met en scène la symbolique de l'arrivée sur un territoire. Le passage des portes apparaît ici comme une renaissance. En effet, la musique évoque la prière d'absolution du Psaume 50 de la Bible. Ce qui est pour certains un retour attendu par des proches est pour d'autres une arrivée anonyme en terre inconnue. L'indifférenciation de la provenance des voyageurs renforce cette impression d'une venue au monde, ou au contraire d'une entrée dans l'au-delà. Cette ambiguïté peut aussi renvoyer au sort incertain des immigrés arrivant dans un nouveau pays.

Mark Walllinger, *The Threshold to the Kingdom*, 2000, capture d'écran vidéo © Mark Wallinger tous droits réservés DACS 2022, Courtesy Hauser & Wirth © Adagp, Paris, 2022

« Les plaisirs de la mobilité facile »

La facilité des circulations, associée à la promotion des destinations, nourrit le désir de voyages. À tel point que les loisirs touristiques sont devenus une norme existentielle associée aux vacances. Voyager pour le plaisir apparaît comme une activité valorisée et valorisante. Partout, des lieux sont spécialement apprêtés pour accueillir des visiteurs. Le tourisme est un élément de toutes les stratégies de développement territorial. Avant la pandémie, le secteur touristique était considéré comme l'une des premières industries du monde avec 1,4 milliard d'arrivées internationales. S'il est d'usage de parler de « tourisme de masse », cependant n'imaginons pas que tout un chacun dispose des moyens financiers de voyager pour le plaisir. Pour cela, il faut bénéficier d'un excédent budgétaire qui n'est pas également réparti. Le secteur touristique rencontre depuis quelque temps de vigoureuses contradictions : saturation du « surtourisme », conflits d'usages, émissions de gaz à effets de serre, remises en cause d'aménagements touristiques, politique du plus bas prix délétère… Aussi le choc pandémique, en remettant en cause la sécurité sanitaire des mobilités, s'est-il accompagné de multiples débats sur l'avenir du tourisme. La mise en berne des activités touristiques a révélé la fragilité des économies dépendantes au tourisme. Pour sauver une planète que le voyage prétend faire découvrir, devra-t-on revoir à la baisse la fréquence des voyages ? Ou bien, grâce aux technologies vertes, pourra-t-on rêver d'un tourisme plus ou moins décarboné ? En attendant, planter partout des arbres pour compenser nos émissions de gaz à effet de serre, est-ce une solution ou un mirage ?

ŒUVRES PRÉSENTÉES DANS L'EXPOSITION

Martin Parr, *The Luxor Hotel and Casino*, Las Vegas, USA, 1994, tirage photographique d'après original © Martin Parr / Magnum Photos

Martin Parr

Martin Parr est le photographe le plus célèbre pour son travail sur l'industrie touristique. Entre photographie d'art et documentaire, sa volonté est de témoigner et de dresser un constat des évolutions de la société.

C'est dans les années 1990, avec les débuts de la mondialisation, que le photographe commence à documenter le tourisme massif. Il tourne son objectif vers des scènes apparemment banales, mais en se focalisant sur des détails loin d'être anodins, souvent avec ironie.

Avec la mondialisation vient aussi l'américanisation du monde, et donc une certaine homogénéisation et indifférenciation des lieux. C'est ce que nous retrouvons dans ces images, dont l'une affiche le symbole de McDonald à Bali, et une autre un sphinx d'Égypte à Las Vegas. C'est la dystopie et la contrefaçon de l'exotisme que Martin Parr cherche à révéler dans ces clichés.

Il évoque également la fragilisation de certains lieux comme le montre la photographie de la place Saint-Marc à Venise où est brandi le parapluie d'une guide, symbole du tourisme de masse.

Inka & Niclas Lindergård, *Watching Humans Watching X*, 2010, photographie
© Inka et Niclas Lindergård - Dorothée Nilsson Gallery

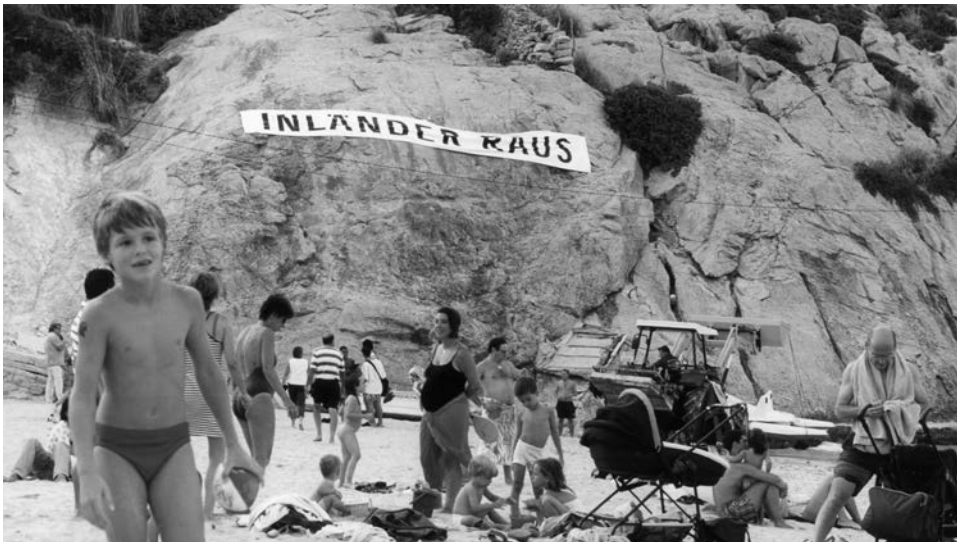
Inka et Niclas Lindergard

Dans la série *Watching Humans Watching*, Inka et Niclas Lindergard photographient des touristes observant le paysage ou se prenant eux-mêmes en photo. Les deux artistes déplacent notre regard à travers leurs objectifs : ce n'est plus le paysage lui-même qui est au centre de l'attention mais bien le point de vue de celui qui voyage sur son environnement.

La présence d'êtres humains dans ces clichés nous offre une perception différente du paysage. Sans voir à travers leurs yeux, nous pressentons leur émerveillement, leur attention, leur curiosité. Ce que les artistes nous donnent à voir, c'est le sentiment du voyageur qui regarde : solitude, tranquillité ou admiration. Toutefois les personnes photographiées ne sont pas pour autant reconnaissables, ce sont des figures anonymes.

Watching Humans Watching questionne donc la possibilité de s'isoler dans les lieux touristiques : comme si le regroupement de voyageurs impliquait d'être toujours observé, surpris, photographié dans le paysage par des regards inconnus.

Santiago Sierra



Santiago Sierra, Bâche suspendue en face d'une crique, 2001, photographie, impression chromogénique
© Estudio de Santiago Sierra / Adagp, Paris, 2022

Santiago Sierra est un artiste espagnol qui s'intéresse aux effets de la mondialisation, notamment sur le travail. Ses œuvres répondent très souvent au contexte géopolitique dans lequel elles sont exposées. Avec cette œuvre, il dénonce la colonisation de Majorque et l'exploitation de la population locale.

« Inländer Raus », « Natifs, dehors » : voilà ce que crie cette banderole sur une falaise de l'île. Le caractère volontairement provocateur de cette installation cherche à faire réagir le spectateur sur le déséquilibre entre vie locale et tourisme. En effet, Majorque est habitée par une communauté germanophone, propriétaires de terres et d'une grande partie des infrastructures touristiques. Certains d'entre eux vont même jusqu'à considérer l'île comme une région d'Allemagne.

Installée par l'artiste avec l'accord du Conseil municipal, cette banderole a été décrochée par ce même conseil quelques heures après, suite à des plaintes. Elle a ensuite été réinstallée, et retirée à nouveau, cette fois peut-être par les habitants eux-mêmes.

Émilie Brout et Maxime Marion

Émilie Brout et Maxime Marion, Ghosts of Your Souvenir, 2015-2018, 14 photographies numériques © Émilie Brout & Maxime Marion

Avec *Ghosts of your Souvenir*, Emilie Brout et Maxime Marion se sont littéralement incrustés sur les selfies de touristes aux quatre coins du monde. Ils ont ensuite retrouvé les clichés grâce à leur référencement sur les réseaux sociaux.

Jouant à la fois sur l'anonymat et sur la traçabilité des photos publiées sur Internet, ils proposent une réflexion sur la façon d'immortaliser nos souvenirs de voyage. Que reste-t-il de l'exotisme lorsque l'on se photographie dans les lieux les plus touristiques, entourés de dizaines d'autres touristes qui font le même cliché et apparaissent en arrière-plan ? En recherchant sur les réseaux un site touristique, on découvre une grande similitude dans les habitudes des voyageurs de se photographier. De plus, les visites ou le voyage lui-même sont parfois conditionnés par la force médiatique d'un lieu, par son caractère instagrammable.

Fantômes de nos souvenirs, les deux artistes questionnent la pratique de la photo référencée, dont la date, le lieu, ou le hashtag sont parfois la seule identité capable de la distinguer parmi des milliers d'autres, similaires.

David Ancelin

David Ancelin, *Out of Africa*, 2007, Palmier Phoenix canariensis, terre, billes d'argile, terreau, sac à dos © David Ancelin / Adagp, Paris, 2022

Avec *Out of Africa*, David Ancelin nous trouble avec humour : cette sculpture d'angle, dont le titre rappelle le célèbre film de Sydney Pollack (1985), convoque à la fois exotisme et quotidienneté.

Évocation certaine du voyage, l'œuvre semble toutefois écartelée entre mobilité et immobilité, déracinement et ancrage, nature sauvage et tourisme. Le sac à dos, accessoire type de ceux qui parcourent le monde, est ici transformé en pot décoratif et immobile tandis que le palmier rappelle un ailleurs déjà parcouru, peut-être même dompté.

Out of Africa évoque donc un voyage passé et lointain, celui du propriétaire du sac, ou, sur un ton plus ironique, celui de la plante elle-même. Par cette installation, l'artiste interroge également la pratique du souvenir de vacances et le sens que prend ce dernier une fois sorti de son contexte d'origine : devient-il purement décoratif, banal, accessoire ? Ou peut-il encore nous faire voyager par la mémoire ?

« Inégalités migratoires »

Les gaz à effet de serre sont principalement émis par les pays riches, ou par les populations les plus riches des pays dits en voie de développement. Souvent dépendantes des productions agricoles, de la pêche, voire de la chasse ou de la cueillette, les populations les plus pauvres affrontent en première ligne les conséquences du changement climatique. En des lieux de plus en plus nombreux, les dérèglements planétaires entraînent des effets bien concrets : baisse de la production agricole, pénurie d'eau, hausse du niveau de la mer, raréfaction des ressources, catastrophes météorologiques. Des dommages collatéraux peuvent survenir. Ils aggravent les difficultés, comme les tensions géopolitiques engendrant guerres et conflits liés à l'accès à l'eau, ou, lorsqu'elle devient rare, à la concurrence des usages. Lorsque des territoires sont inhospitaliers, leurs habitants sont contraints d'en partir. Selon une étude de la Banque mondiale , l'aggravation des effets du changement climatique dans trois régions du monde densément peuplées (Afrique subsaharienne, Amérique latine et Asie du Sud) pourrait contraindre plus de 140 millions de personnes à migrer à l'intérieur de leur propre pays d'ici 2050. En contribuant à dérégler le climat, le mode de vie des habitants des pays riches entraîne les migrations de survie des populations les plus précaires.

ŒUVRES PRÉSENTÉES DANS L'EXPOSITION

Simon Faithfull

Simon Faithfull, *Going Nowhere 1.5*, 2016, vidéo, 8'43" © Simon Faithfull

Going Nowhere 1.5 est la dernière pièce d'une trilogie réalisée par Simon Faithfull sur plus de vingt ans.

Cette vidéo de l'artiste, filmée par drone, montre une figure longeant les côtes d'une île de la Mer du Nord, dans une sorte de quête sisyphéenne. À mesure que la marée monte, les contours de sable rétrécissent, jusqu'à disparaître complètement, emportant avec eux le marcheur. L'espace du voyageur se réduit, et les traces de son passage sont peu à peu effacées. Pourtant, celui-ci semble s'entêter dans sa marche, jusqu'à sa disparition complète sous les vagues.

Comme une métaphore du changement climatique, et particulièrement de la montée des eaux, *Going Nowhere 1.5* interroge le voyage dans un monde en déclin.

Quelque chose d'absurde et de tragique se dégage de cette vision d'un homme seul face à l'implacabilité de la nature, de cette persistance dont on connaît déjà l'issue.

Le titre lui aussi évoque un voyage sans destination, auquel seule la nature elle-même mettra un terme.

Kimsooja

Kimsooja, *Bottari Truck-Migrateurs*, 2007, vidéo, 9'20" © Kimsooja – MAC VAL / Adagp, Paris, 2022

La vidéo *Bottari Truck-migrateurs* est issue d'une performance de Kimsooja réalisée dans le cadre d'une résidence au MAC VAL en 2007.

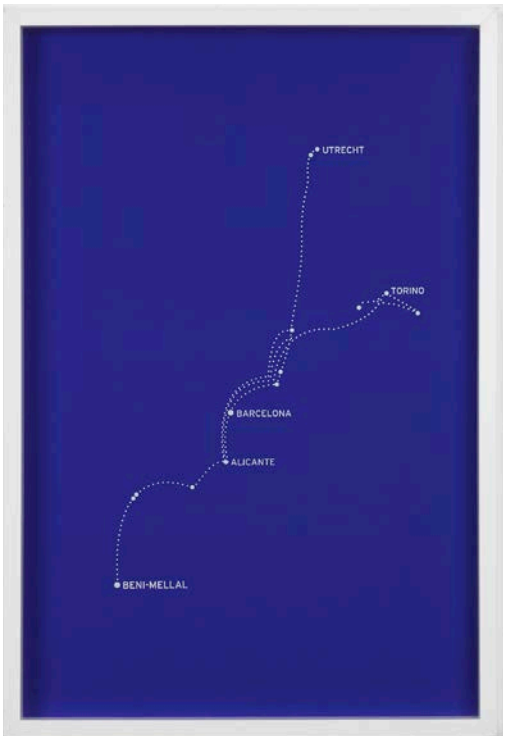
Les bottaris sont ces balluchons faits de tissus traditionnels coréens, appelés *bojagi*, dans lesquels les voyageurs emballent leurs affaires pour se déplacer.

Pour cette performance, l'artiste a récupéré des tissus chez Emmaüs, symbolisant ainsi par la diversité des couleurs et des motifs les différentes communautés vivant en Île-de-France. Les bottaris sont chargés sur un pick-up qui effectue un trajet bien précis : du MAC VAL de Vitry-sur-Seine à l'église Saint- Bernard dans le 18ème arrondissement de Paris, en passant par les lieux symboliques des places de la République et de la Bastille. L'artiste commémore avec cet itinéraire l'expulsion brutale par la police de centaines de sans-papiers de l'église en 1996, tout en y confrontant les symboles républicains.

Entre mémoire historique et critique politique, Kimsooja nous parle d'une autre forme de voyage : l'exil forcé du pays natal et les problématiques d'intégration dans le pays d'accueil.

L'œuvre résonne tout particulièrement aujourd'hui, où les crises économiques, écologiques, et les conflits armés annoncent des migrations de plus en plus nombreuses.

Bouchra Khalili



Bouchra Khalili, *The Constellations*, fig. 7, 2011, sérigraphie sur papier contrecollé sur aluminium © Bouchra Khalili / Adagp, Paris, 2022 / Galerie Mor Charpentier

Produit entre 2008 et 2011, *The Mapping Journey Project* se compose de 8 vidéos et d'une série de 8 sérigraphies, qui forment l'ensemble intitulé «The Constellations».

The Mapping Journey Project vise à «cartographier» des voyages clandestins dans l'aire méditerranéenne.

Ces dérives épousent également celles de l'artiste, qui a voyagé de Marseille à Ramallah, de Bari à Rome, de Rome à Barcelone, et de Barcelone à Istanbul.

La série des *Constellations* intervient comme le chapitre qui clôt ce travail qui s'est étalé sur trois années, cinq pays, six villes, huit récits.

The Constellations reproduit chacun des dessins de voyages clandestins tels que produits par des migrants, en opérant une traduction de ces parcours sous forme de constellations d'étoiles, réactualisant la typologie des cartes du ciel telles que l'astronomie y a recours depuis des siècles.

De ce point de vue, ces Constellations, inspirées par *La Vie des Homme Infâmes* de Michel Foucault, peuvent se lire comme une « anthologie d'existences clandestines dont les vies singulières, (sont) devenues, par je ne sais quels hasards d'étranges poèmes ».

Bouchra Khalili confère aux trajets migratoires un aspect à la fois sensible et poétique. Le chemin au fil des étoiles nous ramène à une manière ancienne de se déplacer, de nous orienter dans le monde. Il prend alors une valeur plus spirituelle. L'artiste interroge la carte géographique telle que nous la concevons aujourd'hui et son rôle dans nos déplacements : ici, c'est le voyage lui-même qui donne naissance à la carte.

Taysir Batniji

L'homme ne vit pas seulement de pain #2 est composée de savons de Marseille sur lesquels est gravé l'article 13 de la Déclaration universelle des Droits de l'Homme.

En choisissant des savons, Taysir Batniji met en opposition l'immuabilité présumée de la loi et son caractère pourtant éphémère, voire consommable. De même, il décide de l'ancrer dans une spatialité bien précise, contrastant avec son propos universel : cette version de l'œuvre en savons a initialement été créée pour une exposition à Marseille, ville portuaire à l'histoire migratoire.

Cette création résonne donc avec les enjeux de migrations actuels, et les nombreux conflits qui privent des populations entières d'un pays. Elle rappelle la fragilité des droits que nous pensons gravés dans le marbre.

L'artiste nous place ainsi face à nos responsabilités, dont celle de protéger et de redonner sens à ce texte de loi fondamental. La question qui se pose implicitement est : pouvons-nous vraiment nous en laver les mains ?

La première version de l'œuvre en 2007, en Suisse, était faite de chocolat, et a été engloutie en un seul jour par les spectateurs.

L'homme ne vit pas seulement de pain #2, 2012, Article 13 de la Déclaration universelle des droits de l'homme et du citoyen gravé dans des savons de Marseille, installation reproduite pour l'exposition © Taysir Batniji / Adagp, Paris, 2022 © Christophe Ecoffet

« La confrontation des imaginaires »

L'imprévisibilité des temps présents accentue l'effervescence des imaginaires. Les perspectives sont diverses, apparemment contradictoires, mais toutes contribuent à la vigueur des débats au sujet de la fameuse transition écologique.

Faut-il organiser la décroissance de nos mobilités pour entrer dans un paradigme où la sobriété serait la règle ? Cela implique-t-il de renouer avec une certaine rareté des voyages, de nature à renforcer leur intensité en les sauvant de la banalité ? Voyager moins souvent, moins loin ou plus longtemps, dans une société où l'on vivrait, penserait, produirait et consommerait autrement ?

Au nom du réalisme économique, faut-il verdir la croissance et compenser nos émissions de GES – par exemple, en plantant des arbres autant qu'il est possible ? Les technologies apporteront-elles des solutions écologiquement efficaces dans des délais raisonnables ?

Ou bien le voyage immobile, soutenu par les technologies du virtuel, imposera sa réclusion consentie comme l'avenir du voyage. Nos déambulations trouveront refuge dans un monde parallèle qui permettra à nos jumeaux numériques d'explorer des espaces apparemment soulagés des frustrations et des menaces du réel.

Ou alors faut-il appuyer sur l'accélérateur et pousser l'ancien monde à plein régime, en explorant les dernières frontières de nos déplacements ? Parviendrons-nous à explorer puis à coloniser une planète de substitution, lorsque la nôtre, polluée, réchauffée et devenue invivable, ne sera plus fréquentable ?

ŒUVRES PRÉSENTÉES DANS L'EXPOSITION

Mike Brodie, *Untitled #5392*, série *A Period of Juvenile Prosperity*, 2006-2009, photographie chromogénique © Collection Galerie Les filles du calvaire – Stéphane Magnan

Mike Brodie

Avec ces quatre clichés de la série *A period of juvenile prosperity*, Mike Brodie s'intéresse au voyage devenu mode de vie.

Il s'agit de 7000 photographies, un voyage sur les rails de 80 000 km dans 46 états des États-Unis entre 2006 et 2009. Surnommé le « Polaroid Kidd », l'artiste nous livre un tableau saisissant de l'Amérique des train *hoppers*, ces jeunes qui sillonnent leur pays en sautant à bord de trains en marche, sans payer leurs trajets. Sur le modèle des Hobos, cette jeunesse vagabonde à la recherche d'une liberté absolue fait du voyage non plus un trajet mais une fin en soi, malgré toute la dureté de la vie sur les rails. Au cœur de cette vie nomade, Mike Brodie nous livre ses rencontres et ses histoires, par des clichés qui dessinent une soif d'émancipation vis-à-vis de la société du travail et de consommation. Mais paradoxalement, la fuite d'un certain monde dépend encore de ses flux de communication et de mobilité.

Hamish Fulton, *Sans titre*, 1973, photographie noir et blanc, épreuve gélatine-argentique contrecollée sur carton
© Hamish Fulton © Olivier Löser

Hamish Fulton

Hamish Fulton est un artiste marcheur, qui s'oppose à la production d'œuvres matérielles. Sa démarche s'exprime avant tout dans le déplacement lui-même, en faisant l'expérience de marches radicales qu'il appelle *artistic walks*. Sur ce diptyque photographique Sans titre de 1973, l'artiste saisit un paysage qui s'appréhende en deux temps.

À gauche, une montagne traversée par une route, signe de l'intervention humaine.

Une figure de bergère s'y détache. Elle aussi marcheuse, elle fait écho à Fulton sans toutefois lui prêter attention. À droite s'étend un espace vierge. La nature est sauvage, aride, désolée, et semble n'appartenir qu'au troupeau qui pait dans la montagne. Cependant l'existence humaine ainsi que le regard du marcheur sont là aussi palpables : les chèvres sont des animaux d'élevage, et celle au premier plan fixe l'objectif du photographe, marquant ainsi sa présence.

C'est finalement dans la solitude du paysage que l'artiste trouve sa place, et par sa propre absence qu'il existe.

L'œuvre revisite la dichotomie entre l'être humain et la nature, en mettant en scène une présence silencieuse, en harmonie avec son environnement.

Barbara et Michael Leisgen, *Éteint*, 1974, photographie, gélatine argentique sur papier baryté © Barbara et Michael Leisgen / Adagp, Paris, 2022

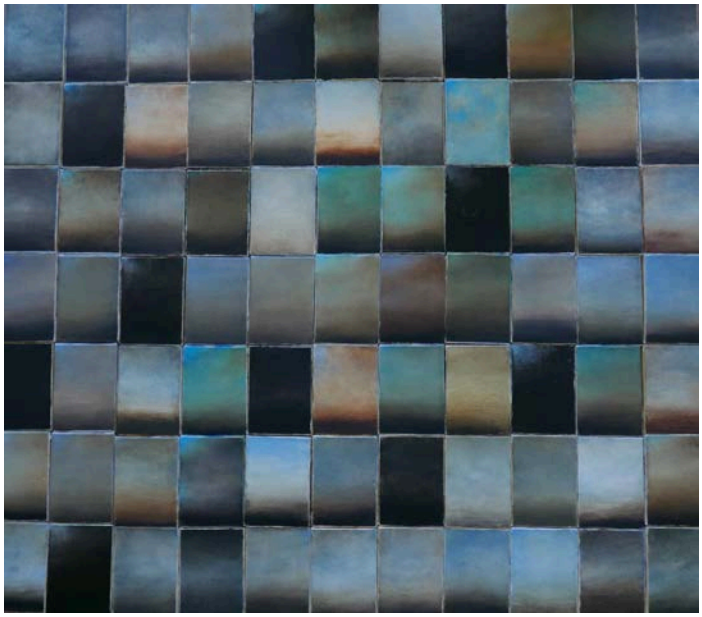
Barbara et Michael Leisgen

C'est au début des années 1970 que Barbara et Michael Leisgen entament une série de photographies mettant en scène l'artiste elle-même dans des paysages.

Dans cette œuvre, le corps humain tente de se fondre dans le décor, de communier avec les éléments naturels qui l'entourent. S'en ressent l'empathie du regard des artistes pour la nature, et pour ses éléments éphémères, changeants, qui tout à coup semblent si fragiles.

Barbara et Michael Leisgen nous communiquent avec délicatesse et poésie leur impuissance face à un environnement malmené, tout autant que leur tentative de renouer un contact harmonieux avec lui.

Le regard artistique devient une nouvelle forme de langage commun avec le monde, une façon de faire corps, et de cohabiter de nouveau avec la nature.



Jean-Christophe Norman, *Biographies*, 2011-2022, 189 tableautins, huile et encaustique sur toile © Jean-Christophe Norman / Adagp, Paris, 2022, courtesy Galerie C

Jean-Christophe Norman

Ces 189 tableautins sont issus de la série *Biographie* de Jean-Christophe Norman, initiée en 2011. Il s'agit d'une collection d'impressions lumineuses, de ciels saisis au cours de marches, de flâneries, principalement dans des villes. Le format du livre de poche confirme la place centrale du livre dans l'intégralité de l'œuvre de l'artiste. Il lui permet également une grande mobilité : Jean-Christophe Norman voyage léger, et envoie chez lui par courrier les toiles composées, comme des cartes postales. Ce format rappelle aussi l'aspect du carnet de voyage.

Ici, les souvenirs sont des lumières particulières, qui concentrent chacune la mémoire d'un lieu, d'un instant. Par la reproduction picturale de ciels de villes diverses, l'artiste tente de saisir l'essence même du moment. Le temps du voyage semble alors suspendu et condensé dans une lumière unique, puis recomposée à travers la multiplicité des toiles et des variations lumineuses. Comme un roman en cours d'écriture, Jean-Christophe Norman poursuit encore aujourd'hui cette série *Biographie*, au fil de ses voyages.

Abraham Poincheval

Abraham Poincheval, Gyrovague, le voyage invisible, 2011-2012, capsule cylindrique véhiculable et habitable et une vidéo filmée à partir de la capsule en mouvement © Abraham Poincheval / Adagp, Paris, 2022 / Cnap

Habitué des performances extrêmes, Abraham Poincheval nous emmène ici dans une aventure à travers les quatre saisons, dans sa traversée des Alpes, de la France à l'Italie.

Accompagné de son gyrovague, un habitacle circulaire faisant aussi office de camera obscura, l'artiste s'est lancé à l'été 2011 dans un voyage en solitaire, où la marche devient un mode d'existence. Le gyrovague, terme d'origine latine signifiant

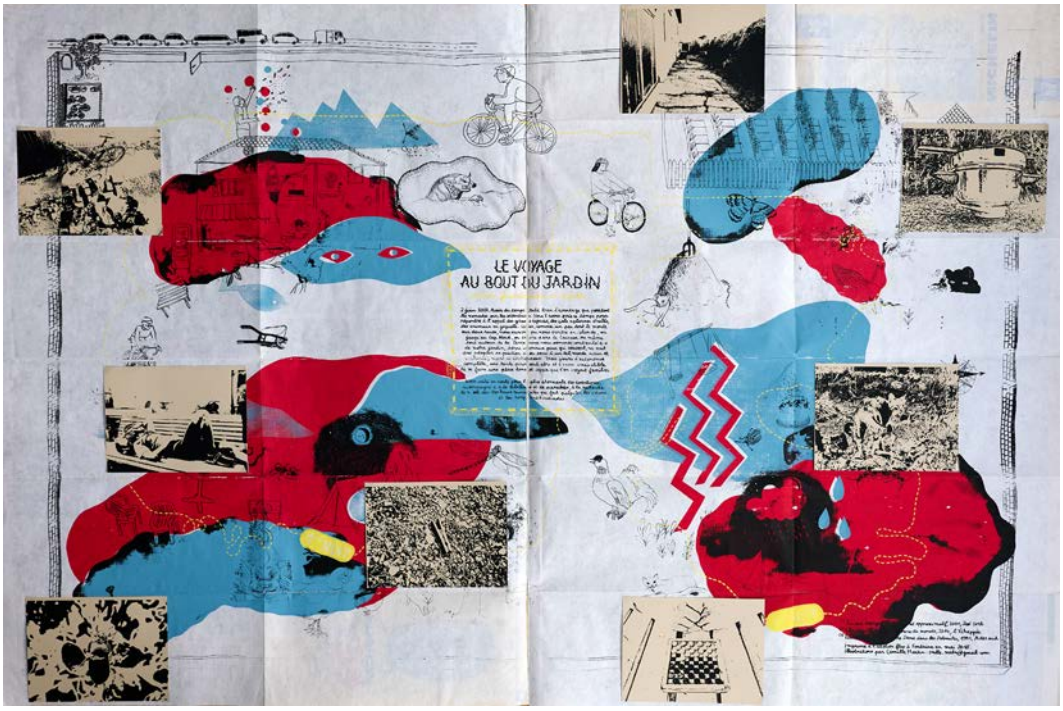
« cercle » et « vagabond », désignait à l'origine un ermite. C'est bien dans cet esprit qu'Abraham Poincheval commence son parcours.

Poussant son gyrovague sur des kilomètres, l'artiste cherche à réaliser un acte extrême, interroge notre rapport à l'espace naturel et expérimente une liberté absolue. Il se trouve aussi régulièrement dans des conditions précaires : ce sont ces contraintes environnementales qui font de son périple une réelle performance, artistique et sportive. Mais le voyage est aussi fait d'échanges, et la solitude de l'artiste face à une nature toute- puissante est entrecoupée de rencontres. Ses interlocuteurs sont tantôt surpris, tantôt prêts à lui venir en aide.

Richard Forget | Camille Martin | Marine Ponthieu

Le voyage au bout du jardin est une expédition miniature, qui réinterprète la notion de voyage. Camille Martin, Richard et Marine Ponthieu ont décidé de se lancer un défi : faire le tour de leur jardin à bicyclette, en trois jours. Sans budget, et simplement munis de leurs tentes et de quelques provisions, ils effectuent ce périple avec un véritable regard d'explorateurs.

Les trois artistes, dans cet environnement si proche et si quotidien qu'est le jardin, prennent à rebours les clichés du lointain et de l'exotique avec humour et ironie. Ils réunissent les éléments du voyage : un itinéraire, une destination, une temporalité. Par-là, ils nous proposent de saisir son essence même, qui reste avant tout une aventure, celle du regard et de la découverte. Aussi proche de nous soit-il, connaissons-nous vraiment notre jardin, notre microcosme, avant d'y porter une attention toute particulière ?



Richard, Camille Martin, Marine Ponthieu, Le *Voyage au bout du jardin, polenta, framboisiers et confettis*, 2018, sérigraphie sur carte routière Michelin © Richard, Camille Martin, Marine Ponthieu

« Se rapprocher du monde »

Le voyage pourrait nous rapprocher du monde.

On ne saurait passer sous silence la dimension édificatrice du voyage, lorsqu'il se confronte à la diversité parfois rugueuse du réel. Il permet de concrétiser, au gré du dépaysement et de l'empaysement des corps et des consciences, l'idée d'un monde en commun – un monde unique, un continuum spatial et temporel de mondialité. L'expérience du réel est indispensable à la connaissance. N'envisageons pas seulement une connaissance intellectuelle, mais encore une connaissance par la peau et par les pieds, qui intensifie la sensorialité que le quotidien sait émousser. Il s'agit d'examiner la manière dont le voyage tisse des liens avec l'altérité, trame des relations avec le vivant, humain, non humain. S'y forgerait une écosophie, la dimension sensible et philosophique de l'écologie. Alors le voyage devient le vecteur d'un travail anthropologique qui réenchâsserait l'humain parmi l'ensemble du vivant, en toute conscience, en permettant d'élaborer une éthique de l'existence plus accordée avec l'urgence sociale et écologique.

ŒUVRES PRÉSENTÉES DANS L'EXPOSITION

Stefan Eichhorn

A Monument for Fallen Stars ouvre une nouvelle perspective, celle du voyage spatial. Mais c'est davantage aux limites de celui-ci que l'œuvre renvoie.

Stefan Eichhorn, *A Monument For Fallen Stars*, 2020, neufs patchs, broderie à la main © Stefan Eichhorn

Stefan Eichhorn nous confronte à la privatisation de l'espace. Depuis la fin du XX^{e} siècle, les entreprises spatiales privées n'ont cessé de se multiplier. Les plus connues sont aujourd'hui SpaceX, BlueOrigin et VirginGalactic. Cependant, le succès n'a pas toujours été au rendez-vous. Les patchs présentés ici sont ceux de neuf sociétés privées qui ont fait faillite ou ont renoncé à leurs projets. L'aspect amateur de leur reproduction fait écho à la fragilité des projets portés par ces entreprises.

Ces rêves parfois aussi naïfs que passionnés nous ramènent à nos fantasmes démesurés de voyage, ainsi qu'aux limites de celui-ci. Pourtant, ces échecs font face aujourd'hui à de grandes réussites et à la possibilité effective de voyager dans l'espace. Mais ces mêmes prouesses techniques se heurtent à d'autres problématiques : les inégalités économiques et le coût écologique propres à ce type de voyages.

Julie Fortier

Julie C. Fortier, Ascension, 2016-2017, installation olfactive, 60 000 touches à parfum et 4 parfums. Installation reproduite pour l'exposition. Remerciements : Louise Déry, Pierre-Olivier David et Fabien Vallos © Julie C. Fortier © Jean-Manuel Salinghe, Musée des Beaux-arts de Rennes

Avec *Ascension*, Julie C. Fortier nous entraîne dans un voyage olfactif, qui sollicite notre sens le plus primaire, le plus instinctif. Notre odorat nous guide presque malgré nous dans ce chemin d'odeurs, faisant apparaître des paysages imaginaires. L'artiste créé un contraste entre l'expérience olfactive et la représentation passée de l'espace : la perception visuelle se trouve reconfigurée par des odeurs qui évoquent des lieux tout autres. Invisibles, mais pourtant bien présentes, elles font appel à nos souvenirs, convoquent notre mémoire pour nous transporter vers un ailleurs qui soudain semble proche, dans un voyage mnésique et mental. À travers quatre couleurs de ciels différents et quatre odeurs qui les accompagnent, Julie C. Fortier traduit notre expérience de lever les yeux vers un ciel, tantôt clair et frais, tantôt sombre et orageux.

« La première odeur évoque un ciel noir de menaces avec des notes de fumée, de cuir, de plastique et de goudron. La seconde souffle un vent gris chargé de pluie, de smog, de poussière. La troisième, plus fraîche, rappelle un matin rose, la verdure humide et la terre. La dernière suggère une brume blanche, opaque et immobile. » Julie C. Fortier

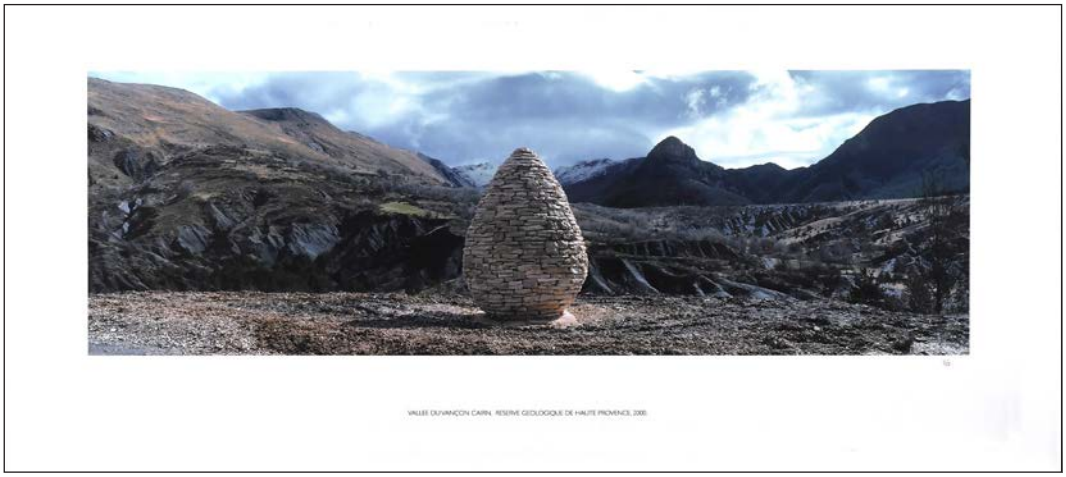
Andy Goldsworthy

Refuge d'Art est une œuvre unique qui se trouve au cœur de l'Unesco Géoparc de Haute-Provence, s'étendant sur près de 150 km.

L'artiste écossais Andy Goldsworthy a réalisé dans trois vallées des Sentinelles, sur un parcours de randonnée retraçant d'anciens chemins où la vie agricole était autrefois très répandue. Il a également réhabilité des bâtiments en ruines, comme des chapelles ou des fermes, afin d'en faire des refuges pour les randonneurs au cours de leur voyage. L'artiste mêle ainsi art et sauvegarde du patrimoine dans un territoire protégé.

Les Sentinelles ici représentées sont faites de pierres sèches taillées, et rappellent la pratique du cairn, ces sculptures partagées où chaque voyageur ajoute une pierre lors de son passage.

Au croisement de l'art contemporain, du Land art et de l'architecture, Andy Goldsworthy développe une nouvelle manière de concevoir l'œuvre d'art. Avec *Refuge d'Art*, celle-ci s'émancipe de son cadre traditionnel, en incorporant le voyage, la nature, et le marcheur lui-même. L'œuvre devient guide, chemin, refuge.



Andy Goldsworthy, *Vallée du Vançon, cairn, réserve géologique de Haute-Provence*, 2000, photographie © Andy Goldsworthy / Musée Gassendi, Digne-les-Bains

Pierre Huyghe

Pierre Huyghe, *Or*, 1995, *Evènement, San Francisco (Etats-Unis), impression offset d'après original*, 1999 © Pierre Huyghe © Adagp, Paris, 2022 Courtesy de l'artiste et Marian Goodman Gallery

Or est l'affiche d'une performance qui eut lieu à San Francisco en 1995, au cours de laquelle l'artiste a lui-même créé une bifurcation sur un chemin de promenade.

Pierre Huyghe nous propose une autre route dont la destination, si elle existe, reste méconnue. À travers cette photographie, il stimule notre imaginaire du voyage : de quoi nous fait-il rêver, et qu'en attendons-nous ?

L'artiste nous montre que le voyage peut être conçu comme un acte de liberté, de rencontre avec l'inconnu, plutôt que comme un simple trajet vers une destination.

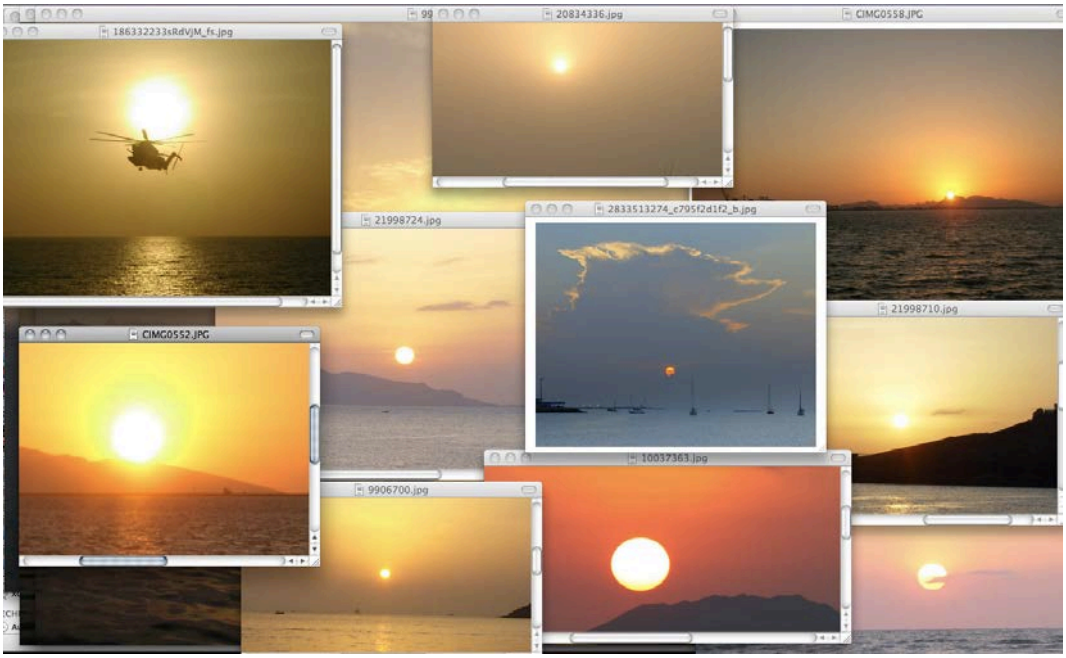
Le titre de l'œuvre, s'il peut faire référence à la couleur du paysage, peut aussi être la conjonction de coordination qui oppose deux idées, ou encore le terme anglais signifiant « ou ». On note également un accord de sonorité avec la préposition « hors », suggérant ainsi des alternatives à notre façon de voyager.

Nathalie Talec, *Cinq minutes sur la route du pôle*, 1983, photographie. Prêteur : MAC VAL, Vitry-sur-Seine © MAC VAL © Nathalie Talec / Adagp, Paris, 2022 © Jacques Faujour

Nathalie Talec

Passionnée des expéditions du Grand Nord, Nathalie Talec approfondit dans son œuvre la proximité entre explorateur polaire et artiste. Tous deux à la recherche de nouveaux horizons, de défis et de découvertes, ils tentent chacun à leur manière de repousser les limites du réel, d'écrire leur aventure. Le thème du froid est central dans l'œuvre de l'artiste : condition extrême et anesthésiant, il rapproche le sujet du néant, le met à l'épreuve. C'est cette idée que l'on retrouve dans Cinq minutes sur la route du Pôle, une performance de 1983, où l'artiste endosse une sorte de combinaison polaire contrastant avec le milieu urbain dans lequel elle se trouve. L'expédition est ici une conquête intérieure, une quête de liberté.

Avec Rackets, des raquettes à neige recouvertes de cristaux Swarovski, Nathalie Talec recréé l'effet scintillant de la neige, et interroge la limite entre création artistique et exploration de territoires. Sa place de femme artiste fait ainsi écho à celle de femme exploratrice, qui est peu représentée. En mêlant le strass, cliché féminin, à un équipement de sport extrême, elle nous rappelle aussi la présence des femmes dans l'histoire des expéditions polaires.



Gwenola Wagon, *Globodrome*, 2012, film © Gwenola Wagon

Gwenola Wagon

1872 : Phileas Fogg, le célèbre personnage de Jules Verne, débute son tour du monde en 80 jours, rendu possible par la modernisation des transports et de nouvelles voies de communication.

2012 : Gwenola Wagon entame un tour du monde virtuel, cette fois grâce à Google Earth.

Globodrome est une expérience de voyage immobile. Depuis son ordinateur, l'artiste retrace l'expédition de Phileas Fogg. À la place des voies de communication d'alors, se trouve aujourd'hui le câble transatlantique, permettant d'échanger et de diffuser des données dans le monde entier à une vitesse éclair. Le voyage qu'entreprend Gwenola Wagon est semé de traces virtuelles du passage d'êtres humains sur le globe : la Terre est un répertoire gigantesque de datas disséminées sur sa surface, et géolocalisées par satellites. À la manière d'un carnet de voyage, illustré de captures d'écran, l'artiste nous propose de la suivre dans son expédition, questionnant ainsi notre manière de voyager et de documenter nos déplacements. À l'ère d'Internet, des réseaux et du métavers, comment envisager le voyage du futur ?

AUTOUR DE L'EXPOSITION

CATALOGUE DE L'EXPOSITION

Faut-il voyager pour être heureux ?
Textes de Julien Blanpied, Rodolphe Christin et Jeanne Slagmulder
Préface de Laurence Lamy
Éditions La Muette
16 x 23 cm - 160 pages - 18 €
Parution le 13 mai 2022

PROGRAMMATION

VISITE LIBRE

Visite gratuite sur réservation sur affluences.com

VISITES GUIDÉES

(hors vacances scolaires) :
tous les samedis et dimanches de 14h à 15h.
Sur réservation ici https://affluences.com/fondation-edf/reservation?type=20
Médiateurs dans l'exposition les dimanches entre 14h et 17h

VISITES SCOLAIRES

Visites scolaires gratuites sur inscription :
https://fondation.edf.com/espace-dedie-enseignant/

MÉDIATION

À découvrir au sein du parcours de l'exposition : Des podcast réalisés par les créateurs de contenus : Bruno Maltor, Jeyxplore, Dolores, Florin de France, autour de 4 œuvres de l'exposition. Scannez les QR codes disponibles près des cartels des œuvres sélectionnées dans l'exposition.

+ Livret disponible en anglais : https://fondation.edf.com/app/uploads/2022/08/faut-il-voyager-pour-etre-heureux-english-version-.pdf

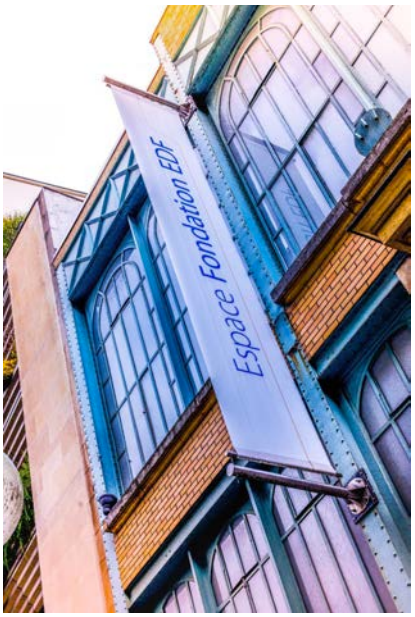
ANIMATIONS

Tout au long de l'exposition, des animations (conférences, ateliers, écoutes d'albums, …) seront proposées gratuitement au grand public, sur inscription.

Le programme sera disponible prochainement sur le site internet fondation.edf.com

Flowertrip : Une expérience en réalité augmentée à venir tester au RDC de l'espace d'exposition. Avec votre smartphone, faites un voyage floral en réalité augmentée et découvrez des plantes hybrides douces et colorées.

À PROPOS DE LA FONDATION GROUPE EDF



Une Fondation engagée pour accompagner les générations futures

La Fondation groupe EDF soutient des projets associatifs d'intérêt général dans les domaines de l'environnement, l'éducation et l'inclusion en France et à l'international. Elle encourage l'engagement des salariés du groupe EDF pour faire vivre et rayonner ses projets.

C'est aussi un lieu culturel, avec l'Espace Fondation EDF où expositions et animations, en accès libre à Paris, proposent au travers d'un imaginaire artistique d'interpeller les jeunes et le grand public sur des sujets de société. Contribuant ainsi à forger un nouveau regard sur la citoyenneté, la Fondation groupe EDF organise chaque année des expositions permettant d'appréhender notre monde et ses enjeux contemporains grâce à la contribution d'artistes français et internationaux. Forte d'un ancrage territorial en France métropolitaine, en outre-mer et en Corse, la Fondation groupe EDF organise l'itinérance de ses expositions pour les rendre accessibles au plus grand nombre.

INFORMATIONS PRATIQUES

Fondation groupe EDF
6, rue Récamier - 75007 Paris
M° Sèvres-Babylone
Entrée libre du mardi au dimanche
sur réservation
12h-19h (sauf jours fériés)
Tél. : 01 40 42 35 35

fondation.edf.com

CONTACTS PRESSE

Pierre Laporte Communication
Clarys Lutaud-Nony
Laurent Jourdren
clarys@pierre-laporte.com
01 45 23 14 14
06 77 86 26 88